

**DIDIER MANYACH**

*SEUL PARMIL LES SEULS*

*Tout un pan de la parole s'est englouti dans l'envers du monde. Seuls demeurent les seuls sur des chemins égarés que le hasard ou l'urgence dévoileront dans le fracas ou l'ensemencement des expériences. Vivre n'est pas encore. Vivre ne fait jamais que commencer...*

1)

Grattant la terre  
mangeant mes racines  
Étendu  
au fond des torrents  
desséchés  
nulle trace de pas  
pour le guider  
ni d'eau pour s'abreuver  
remontant vers la source  
qui miroite  
l'anéantit  
le recouvre entièrement  
soif sans fin  
vagues déferlantes  
l'abandonnant  
dans les seiches  
au sein d'une forêt  
décapitée  
aux troncs pourris  
ruisselants d'algues  
et d'eaux mortes  
sous la Langue  
où des pluies tombent  
glacent le rivage  
ourlant son corps  
de bois flottant  
venu de l'autre côté  
de la nuit  
roulant ses baves  
au long des rives  
écroulées

*1*

Là où mon cerveau  
saigne  
avec les pierres

je regarde le ciel  
le sable des nuages  
au couchant

le ressac des mots  
et la plage  
qu'ils abandonnent

pour offrir  
au crépuscule

mon sang  
rose de vipère écrasée

au fil de l'eau

recraché par le mur

Une ombre  
envahit la sphère

la lampe  
sans lumière  
se cogne aux tempes

contre le rempart  
il y a cette empreinte

d'une langue morte

avec une tombe  
face au tremblement  
de la pensée

qui se remplit de vent.

Je descends lentement  
dans l'ornière

le cœur  
plongé dans sa tourbe

avec les astres  
balbutiant

comme aux premières pluies  
de printemps

lorsqu'on buvait  
les mots dévalant la rivière

avec les bêtes couchées

et qu'au sortir de l'étable  
les mains égarées

touchaient dans la nuit  
la poussière du miracle.

Dehors  
à deux pas du silence  
c'est comme le sel  
une accumulation de la soif  
un vent sec

ailes d'oiseaux  
plaquées contre les dunes blanches.

Je traverse ce paysage  
miroir sans fin  
de corps sans visages

agglutinés dans l'estuaire :

un cœur contenu  
dans la vase  
hissé sur le quai  
et dont les battements  
au contact de l'air

s'inversent...



Dans le dédale de l'épuisement  
la bouche pourrit  
et se détache du visage

une outre crevée se renverse

laisse perler  
une eau croupissante

comme si le langage  
harassé, sans figure

tentait d'abreuver  
le sol de la mort  
dans une forme de mirage

dans une fosse  
sans fond ni dents

L'écho du vide  
se propulse hors  
du corps

trou noir  
dans le cœur béant

il vrille autour du poto-mitan tête  
s'enroule dans la spirale

se drape des moires  
puis les déchire

astre soudain  
redevenu conscience  
bleue  
de l'origine.

2)

De l'aorte  
par la traîne en éclat  
ses gisements  
dans l'étui nacré  
d'étoiles filantes  
répandus parmi les aires  
achevées maintenant  
il s'avancait les yeux brûlés  
par le soufre du soleil des morts  
sous les arcs de descendance  
marchant  
sur des silex enfouis  
débouchant les écumes  
Seul  
dans la nef originelle  
parmi les seuls  
faite de limbes retombés  
au fond des sols  
et des lacs  
où se brisaient les proues  
de basalte  
jusqu'à l'épicentre



Marcher  
dans la pensée  
tenir à l'insu des mots

Là où même l'ombre du souffle  
risque de s'éteindre  
s'y risquer...

Au sol n'éprouver que la rareté  
afin que s'épure la langue  
au contact de l'air.  
Gravir la montagne du double  
et son issue : l'absence.

Rien qu'un instant d'alerte  
dans le jardin du mental :  
la neige recouvrant une branche  
suspendue dans le vide  
puis le silence, le vent froid de l'oubli...

Ce mot  
qu'une lettre sépare de la mort

N'être que sur la ligne d'horizon du Vivre...

Nuages qui passent  
sur le visage en flammes du devenir.  
Lancinantes dérives  
de l'âme dans la nuit.  
Signes de migrations futures  
autour du cadavre qui se nourrit d'algues  
et de poussières cosmiques.

Océanes revenances...

Ainsi  
donner son corps  
pour rompre le silence  
puis l'offrir  
à la multitude des langues...

Renaître...  
« Tu es l'errant  
celui qui traverse d'autres mémoires  
du même à l'identique  
du familier à l'innombrable  
tu es ce voyageur de la matière  
tu t'avances jusqu'à la dissolution  
de pays en pays  
dans l'immensité obscure  
et seul l'écho d'un seul pourra te répondre... »

Serai-je le prochain ?

D'abord l'errant puis l'épave  
enfin le mort-vivant

Chute blanche : trop tard...  
Et toute la parole se pétrifie.

Écrire, vivre comme une natte  
que je roule à l'aube.

Pluie : on devine le voyage sans empreinte  
dans le vol de l'augure.  
Sa mort ne laisse aucune trace.  
Où vont ses os, le sang ?

Dans le sol  
dans le soleil d'argile  
de la solitude.

Le vêtement de l'eau se déchire  
chaque syllabe est un souffle.

Au sommet  
le chemin bascule dans les glaces :  
recommencer de l'autre côté  
jusqu'à atteindre le fond de soi même.  
L'embrassement des limites  
traverser la lumière de l'étendue  
le pont de l'autre rive.

Le destin chavire dans les moraines  
vitesse du serpent-venin  
qui se retourne  
nous démasquant jusqu'à l'os  
au milieu d'une caverne miroitante  
sous l'orage.



Seul  
sur la mer d'une vie dévastée  
pendant que la langue persévère  
gratte le sol, le fond  
moissonne...

Le passage de l'éphémère  
et les rochers qui déjà te fracassent.

Ces murs qui se rapprochent  
une étoile intérieure meurt au méridien...  
Le vent abandonne l'arbre  
la montagne marche  
l'infiniment petit la fait voyager...

Parmi les seuls  
au cœur du naufrage  
les yeux captent l'énergie contenue  
dans le magma de l'origine.  
Dans les veines de l'aube  
le sang se frotte aux silex  
préparant la foudre d'une matière nouvelle :  
immarcescible.

Au fond de la mine  
dans la galerie sans fin  
une lampe veillera jusqu'au dernier mot.

Derrière la nuit  
yeux ouverts :  
tous ces pas que j'entends  
dans le labyrinthe de la ville...  
Le fleuve immobile comme un tombeau.

Crever la conscience  
remonter sur la falaise  
lâcher les béquilles...

3)

J'ausculte sa chair  
elle ne bouge plus  
elle cherche sa viande  
mais l'organe s'use

la mort attend

Attendre Attendre  
le sang qui brise les yeux  
on la mettra  
dans un livre de reflets blancs

cette famine

la voix l'appelle  
lance des ailes  
aux proies du silence  
qui retombent entre ses mains

tendues qui se cassent  
en plein jour



Du silence  
renaît la vibration

comme un enfant  
qui a traversé l'univers

Le cri achève l'odyssée de son chant...

Et dans la féminité du cosmos  
soudain retentit  
un mot

à la lisière des lèvres...

Dans la rôdeuse obscurité  
la solitude éblouie d'une Présence  
qui médite sur le fleuve.

La mort est à l'arrêt  
l'horizon se cabre.

La créature ressemble à cet arbre  
qui a chuté dans l'espace-temps

foudroyé  
ouvert comme une plaie

dont le cœur dérive  
dans le réel rongé tel un os  
au fond d'une barque aveuglée  
par le mouvement des eaux...

Cette pluie  
la cadence maternelle du langage...

Un battement  
chaque jour plus proche  
de la désintégration progressive du monde

Voix brisée  
enfermée dans sa corolle

Et toujours  
cette succession de climats  
dans la grotte du cerveau  
d'accidents atmosphériques  
comme des fissures dans la pensée  
qui envahissent les frontières :

le chaos de l'être  
au cœur du pollen de la mémoire.

La respiration  
luminescente du corps  
comme une vague retourne à la haute-mer

Le rivage  
dans l'œil rond d'une mouette  
qui scrute la marche intérieure  
vers tous les points de la Figure.

J'avance  
mais les rives inondées ne retiennent plus  
le vent des mots-rapaces...



Imperceptible l'espace  
se dilue dans les lointains

le mouvement entraîne  
l'espèce provisoire  
vers les brumes fumantes de la terre centrale.

L'ombre au rythme de la navigation  
se décharne

Forêt de colchiques  
le sang s'incruste dans les ténèbres

puis se déroule enfin  
sur le rivage étoilé  
d'une génération d'énigmes...

L'obscur cristal du *duende*  
et la sauvagerie qui s'en empare

mais la combe se perd  
dans une brume de lianes envahissantes

Sur mes épaules sèchera la boue  
d'un manteau consolé  
qui se brisera à Midi...  
Afin d'atteindre la forge  
le feu noir, la transe, la chair entaillée

puis le passage éblouissant  
à l'étiage du grand-cercle...

Écroulement successif  
des pierres de la face  
jusqu'au néant

Je relève  
les traces de pas dans la chaux-vive

l'esprit pendu  
au bout de la corde

traqué par sa perte  
respirant quelques paroles ultimes  
happées par le vertige.

Années perdues  
ressassées  
arrachées aux pages du vent

Effondrement mental  
un peu de sable  
le sourire de l'idiot  
sur le miroir

Tu scrutes l'invisible ?

Chaque signe est un phare  
sur cette lande désolée  
retournée comme un gant  
où un être abandonne son écorce  
aux chiens de garde.

Mais qui se balance là-bas, au fond du puits  
en ricanant... ?

Comme un aveugle  
dans le langage  
qui s'effondre

contre une paroi  
dents serrées  
avec le vent dans l'œil

cherchant un peu de jour  
dans le carré mental

Grimper jusqu'à l'impossible  
ou se jeter dans le vide :

Arracher les masques de l'écho...

Encore un instant  
un dernier souffle  
un geste de trop

l'oiseau traverse l'espace  
chair du cosmos  
braise libérée de sa lave.

Un visage surgit dans la tempête  
purifié...

Ce cri  
sans Elle...

4)

Je rends grâce  
à la mort interminable  
de m'avoir mené  
dans ses domaines  
pour y puiser l'ultime force  
de recueillir  
l'Impersonnel  
qui n'aspire qu'à sa délivrance  
me happe en même temps  
se pulvérise  
et plonge en haut  
asphyxié  
dans un double battement  
de cœur  
entre l'abîme et le néant  
le torrent emporte les restes  
le Vrai chute  
mais pourrit par les siècles  
l'Autre revient au Même  
et la Vie s'en va  
massacrée  
ensevelie dans le silence  
du recommencement...

*Phrases perdues, bois flotté, phrases-pollen et gemmage de la conscience, phrases errantes offertes à l'inconnu, au passage du vent, aux gemmes de la rencontre et du sens. Lettres anonymes des veines ouvertes, derrière l'être, menacé d'extinction, sous un soleil d'argile. Marcher longtemps sur la terre des tombeaux. Ne plus jamais y revenir... !*